

Oleg ALEXANDROV et Dan DANA, *Les inscriptions du sanctuaire de Hérôs Héphaïstos Dabatopios de Telerig*. Veliko Tarnovo, Faber, 2020. 1 vol. 20,5 x 29 cm, 158 p., 20 pl., 28 ill., cartes. ISBN 978-786190011767.

Telerig est un site de la province romaine de Mésie inférieure, en Bulgarie, au sud du Danube et à environ 70 km à l'ouest de *Callatis* et de la mer Noire. Son nom ancien doit être déduit de l'épithète *Dabatopios* de la divinité et son nom moderne a connu plusieurs formes au cours des vicissitudes politiques de la région depuis 1573, date de sa première mention en tant que *Köseler*. Le sanctuaire important qui y a été fouillé notamment dans les années 1990 date pour l'essentiel de l'époque romaine, après une première occupation aux VII^e-VI^e siècles et un état hellénistique qui a été enseveli sous un tumulus au II^e siècle de notre ère à côté duquel fut érigé un temple en pierre. Une synthèse historique précède le catalogue épigraphique, qui propose des réflexions méthodologiques d'un grand intérêt notamment en matière de perception des dieux indigènes et de leur culte en milieu romanisé, considérations qui seront appréciées par les historiens de la religion mais aussi les onomasticiens. La première partie est en effet consacrée aux questions que soulève la divinité titulaire du lieu de culte, répandue dans l'espace balkanique, à savoir le Hérôs anonyme que l'on appelle communément « le Cavalier thrace » ; il est doté ici de l'épithète topique *Dabatopios* et est assimilé majoritairement à Héphaïstos, mais aussi à Apollon. Il est très intéressant de voir le dieu recevoir deux « *interpretationes* » différentes dans le même sanctuaire, ce qui indique « l'existence de fidèles avec des backgrounds variés et qui pouvaient choisir plusieurs figures d'identification ». On peut aussi envisager que les deux assimilations étaient « officielles » dans le lieu de culte et qu'elles avaient été décidées par une autorité de tutelle, religieuse ou civique. Les auteurs envisagent les associations, les épithètes (*Invictus*, *Megas*, *Kyrios*) et l'iconographie. Ils rappellent que les épicleses peuvent être multiples pour un même dieu selon la fonction que le zélateur voulait activer. C'est aussi l'occasion de déconstruire le thème récurrent de la dichotomie « assimilation et résistance », vision qui apparaît aujourd'hui comme simpliste et obsolète, alourdie de préjugés idéologiques. Et de préférer l'idée d'une coexistence entre volonté d'intégration et expression d'une identité culturelle, en soulignant combien le poids des cultes préromains est souvent surévalué dans le postulat d'une immuabilité et permanence des religions indigènes. La seconde partie traite de la dénomination des dévots, majoritairement des indigènes portant des noms gètes et thraces, plus rarement grecs ou latins. On repérera des Romains sans doute de passage comme cet affranchi de Marcius Turbo, préfet du prétoire en voyage dans la région sous le règne d'Hadrien, ou ce proche de Iulius Commodus Orfitianus, gouverneur de Thrace dans les années 150. Le corpus épigraphique comporte 51 numéros dont de nombreux fragments. Les textes sont rédigés en grec, comme on peut s'y attendre dans cette région qui a connu une colonisation grecque importante, mais deux inscriptions latines complètent le catalogue. Certains autels avaient déjà été édités, généralement dans des publications confidentielles, mais leur lecture a parfois demandé révision. La présentation des notices est classique avec lemme archéologique et paléographique détaillé, bibliographie, lecture critique, traduction et commentaire, lequel est succinct et sera complété par le contenu de la synthèse préalable. Un jeu de photos permet une bonne perception de l'iconographie mais difficilement un contrôle des lectures. Une mise en relation entre les

dédicaces et les lieux exacts de trouvaille sur le site mériterait l'attention, mais elle devra attendre la publication complète de l'archéologie du sanctuaire. En annexe, une dédicace latine provenant d'Enevo et conservée au Musée de Dobric, est complètement éditée ; elle pourrait provenir d'un autre sanctuaire situé à cet endroit. Les indices et concordances de rigueur sont ensuite procurés, ainsi qu'un résumé de l'ouvrage en langue bulgare. Au total, les auteurs nous proposent un excellent ouvrage qui dépasse de loin en intérêt les seuls documents du lieu de culte de Telerig : les considérations générales exposées avec esprit critique et rigueur méthodologique intéresseront à la fois les spécialistes des cultes spécifiques des Balkans aux temps romains, ceux de l'onomastique de l'espace globalement thrace et plus généralement les historiens des religions de l'Empire dans leurs problématiques liées à l'intégration provinciale.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Bassir AMIRI (Dir.), *Migrations et mobilité religieuse. Espaces, contacts, dynamiques et interférences*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2020. 1 vol. 16 x 22 cm, 307 p., ill. (INSTITUT DES SCIENCES ET TECHNIQUES DE L'ANTIQUITÉ). Prix : 25 €. ISBN 978-2-84867-834-4.

Le polythéisme antique était un monde perpétuellement en devenir. Sans dogme et sans obligation de foi, il était ouvert à de multiples influences, adaptations, adoptions, évolutions. Un colloque réuni à Besançon en 2017 s'est intéressé à de multiples aspects de ces « migrations », à la suite de celui qui avait, en 2015, cherché à définir des pratiques religieuses antiques « à la marge » (voir *AC* 86 [2017], p. 458-460). C'est, en effet, le programme de recherche auquel se consacre Bassir Amiri que de tenter d'établir, au moins partiellement, des aspects méconnus de la religion antique, notamment dans les provinces et par des acteurs particuliers. Un troisième colloque a eu lieu cette année 2020 consacré cette fois aux « cohabitations » ; ses actes en paraîtront bientôt. La table des matières de l'ouvrage recensé témoigne de la difficulté à cerner le sujet et de la variété des lieux et des cultes concernés. Après une introduction – bilan du directeur de la publication, un premier regard concerne la migration de cultes la plus célèbre mais assurément pas la mieux connue : celle des « religions orientales » sous la plume de Franz Cumont. Une communication d'historiographie qui ouvre l'ouvrage et qui indique combien la personnalité du savant belge continue à peser sur cette catégorie de cultes romains importés. D. Praet montre comment le chercheur a « créé » l'Orient d'où il fait venir les cultes, a « créé » les « religions » auxquelles il attribue un succès significatif de conceptions philosophiques supérieures et, pour l'expliquer, a imaginé une importante migration de populations orientales se substituant à la population italienne. C'est une pensée moderne qui a impacté toute une partie de la recherche en matière de religion romaine. Il est bon de le savoir, d'en tenir compte pour ne pas tomber dans les mêmes erreurs, mais il faut aussi savoir refermer le dossier et se consacrer aux véritables sources antiques. En prenant le volume dans l'ordre de son contenu très éclaté, on découvrira une étude des « Jours d'Hérode », fête juive romaine, attestée par le poète Perse. E. Parmentier tente d'en décrire le contenu au sein de plusieurs hypothèses, l'anniversaire hérodien de la reconstruction du Temple de Jérusalem, ou un autre nom pour les fêtes d'Hanukkah, dont la célébration dans la